

**ADRESSE À CEUX QUI SE TROMPENT DE (NOTRE) JEUNESSE!
UNE MYSTIQUE DE RÉSISTANCE
DANS LE MYSTÈRE DE LA
CHARITÉ DE JEANNE D'ARC
ET NOTRE JEUNESSE
di ROGER DADOUN**

Abstract

Two works by Charles Peguy compared: *Le Mystere de la Charite de Jeanne d'Arc* and *Notre jeunesse*. The first has as its protagonist Jeanne d'Arc, the second Bernard Lazare. Many are the differences between these two characters, from sex, but also social status, religion and even the reputation. Despite these differences, it is the study of twins of the works that Dadoun chose to devote himself. Their common core is not

and similar papers at core.ac.uk

provided by Università del Salento: ESE -

two religions that stand the one from the other. Judaism is open to the duration and the advent of the Prophet, Christianity, the religion of the conclusion of the habit of repetition. Yet the Christian Jeanne tries to turn into reality her own prophecy, the Jew Lazare is he the prophet of a new policy - or rather, a mystic of justice that seeks to bridge the gap between rich and poor.

23

Deux œuvres de Charles Péguy mises en parallèle: *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et *Notre jeunesse*. La première a pour protagoniste Jeanne d'Arc, la seconde Bernard Lazare. Différences innombrables entre ces deux personnages, à commencer par le sexe, certes, mais aussi le statut social, la religion et aussi, la renommée... Malgré ces différences, c'est sur l'étude de la gémellité des ouvrages que choisit de se pencher l'auteur du présent article. Leur noyau commun n'est autre, en effet, que la mystique – mystique de résistance, aux allures politiques pour Lazare,

* Professore emerito di letteratura comparata presso l'Università de Paris VII-Jussieu. Inoltre è filosofo e psicoanalista.

tourmentée et source d'angoisse pour Jeanne ; Lazare ruisselant, tandis que Jeanne est assoiffée. Avec Jeanne et Lazare, avec *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et *Notre jeunesse*, deux religions apparaissent, se démarquent l'une de l'autre: le judaïsme, ouvert à la durée et l'avènement du prophète ; le christianisme, religion de la conclusion, de l'habitude, de la répétition. Pourtant Jeanne la chrétienne essaie de transformer en réalité sa propre prophétie, Lazare le juif est, lui, le prophète d'une politique nouvelle – ou mieux, d'une mystique de justice, cherchant à combler l'abîme entre les pauvres et les riches.

Due opere di Charles Péguy messe a confronto: *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc* e *Notre jeunesse*. La prima ha per protagonista Jeanne d'Arc, la seconda Bernard Lazare. Numerose certo sono le differenze tra questi due personaggi, a partire dal sesso, ma anche dallo status sociale, dalla religione e anche dalla reputazione. Nonostante queste differenze, è proprio allo studio della gemellarità delle opere che Dadoun sceglie di dedicarsi. Loro nucleo comune non è altro, infatti, che la mistica – mistica di resistenza alle *allures* politiche per Lazare, fonte di ansia per Jeanne; Lazare è gocciolante mentre Jeanne ha sete. Con Jeanne e Lazare, *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc* e *Notre jeunesse*, appaiono due religioni che si distinguono l'una dall'altra: l'ebraismo, aperto alla durata e all'avvento del profeta; il cristianesimo, religione della conclusione, dell'abitudine, della ripetizione. Eppure la cristiana Jeanne cerca di trasformare in realtà la propria profezia, l'ebreo Lazare è proprio lui il profeta di una nuova politica - o meglio, di una mistica della giustizia che cerca di colmare il divario tra ricchi e poveri .

24

La présent étude s'annonce sous un titre plutôt long: «Adresse à ceux qui se trompent de (notre) jeunesse. Une mystique de résistance dans *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et *Notre jeunesse*». La première proposition, qualifiée «adresse» (exercice que Péguy affectionne: «A nos amis, à nos abonnés») - où le «(notre)» est, pour la bonne bouche, mis entre parenthèse - laisse un doute quant à savoir s'il s'agit du «notre» de Péguy ou de notre actuelle et personnelle « jeunesse ». Ce thème de la jeunesse ne sera abordé qu'en fin de partie - ou, tout bonnement, sabordée, si le temps vient à manquer, d'autant qu'on peut toujours se tromper d'adresse. [J'apprends par exemple, incidemment, qu'en ce même jour 4 décembre 2010, notre voisin l'Hôtel Lutétia fête avec quelque pompe le centenaire de sa naissance : il y a *lieu* de se demander si des auditeurs venus pour goûter

ici, à l'Institut catholique, la joie, en latin *laetitia*, des textes de Péguy, ne se seraient pas égarés dans les salons de l'historique hôtel, attirés par d'autres lumières que celles que Péguy nous dispense au plan de la poésie et dans les siècles des siècles, de la charité de Jeanne d'Arc à la justice de Bernard Lazare?). Eternité mise à part, et pour gagner du temps, en restant dans notre temps qui est le temps des gagners de temps (*time is money*) que Péguy tient en exécration (ils la lui rendent au centuple), nous suggérons de procéder *de more geometrico* – ce qui, supposant des calculs plus de géométrie que de finesse et une éventuelle adaptation au français consommatoire moderne, pourrait s'entendre, eu égard à la bergère fileuse: *oh eh, mes tricots me demeurent!*

Si se «pointe» ici la *Mariée* ...

Etant données, donc

- 1° une fois, deux personnalités tellement différentes à tous égards que Jeanne d'Arc et Bernard Lazare, mis en scène, théâtralement parlant, ainsi que littérairement, religieusement et politiquement, par Péguy dans les deux œuvres, *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et *Notre jeunesse*, dont est célébré en cette année 2010, le long d'une mollassonne et blablatrice ligne officielle, le centenaire,

- 2° et, *hic et nunc*, la notion de «mystique de résistance» utilisée pour faire lien et alliance entre ces deux personnalités,

il importe de dire en quoi consiste cette expression, où l'on peut voir un de ces «points de recoupement» que piquent le pointillisme ou la «pointillité» chers à Péguy, et de se demander ce que l'on pourrait bien coudre, aujourd'hui, avec un tel point, - quitte à faire, il faut péguygiquement s'y résoudre, *tapisserie*, réduits que nous serions à l'état de viduité, de pauvres célibataires en déploration de la chute de la Mariée même, dont la trop belle silhouette, ce jour même revenue évanescentenaire, pourrait être rapportée autant à la «mystique» qu'à la «résistance».

[Cependant, pour mieux comprendre l'orientation de notre présent propos développé sous le signe de «la mariée mystique était trop belle», et se faire, de cette figure qui ne va pas de soi, une idée un peu plus claire et un peu plus humble, on pourra se reporter à l'espèce de tapisserie – le mot «vitrail», comme dit Jean Suquet, conviendrait mieux – à l'espèce de vitrail, donc, que constitue, conjuguant verre et plomb, l'œuvre de l'artisan-artiste moyenâgeux qu'est Marcel Duchamp, *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*, sujet complexe mêlant mécanique et mystique, immanence et transcendance, qui préoccupe son auteur dès 1912 (500^{ème} anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc, dont *Le Mystère* s'offre en

cahier préparatoire) - sans qu'on puisse rigoureusement avancer le moindre «recoupement» avec le travail de Péguy, qu'il a probablement croisé en sortant de la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il était employé, ou de l'École des Chartes, où il suivait des cours].

Ce genre de rapprochement, fantaisiste, ou fantastique, ou fantasmatique, n'en reste pas moins dans la ligne d'un précédent colloque de l'Amitié, où je voyais Péguy en «surréaliste de la grâce» (expression empruntée à Armand Robin, qui conclut un de ses poèmes par : «anarchiste de la grâce»).

D'un dénombrement

Les points de différence entre Jeanne d'Arc et Bernard Lazare sont innombrables – c'est un défi que de les relever (ou faut-il dire un «challenge», pour bien se «repositionner» ?). Un très succinct dénombrement suffira, tout juste bon à servir de didascalies ; il jouera de la dualité ou du dualisme *ELLE/LUI*, ou, pour le dire à la manière goguenarde de Péguy dans *Le Mystère*, «Que lui elle» - allusion évidente à la différence sexuelle, que l'on a trop souvent tendance à passer sous silence (les juges qui ont condamné Jeanne au bûcher ne l'ont pas, eux, machos cochons, oubliée). Donc, Jeanne, femme, Lazare, homme. Ce n'est pas peu : cela permet d'emblée de rehausser la femme (qui occupe une position «exquise», pointilleuse, un vrai vibrant «point de féminité» dans l'œuvre de Péguy, lequel est, de Jeanne à Ève en passant par Véronique et Clio, littérairement parlant, un «homme à femmes» - comme il ne faut pas dire en raison de quelque disgracieux relent sollersien) – rehausser la femme pour mettre en évidence tout ce qu'elle représente d'exceptionnel sur les registres divers de la résistance (l'un d'eux, dans une tout autre universelle et vitale perspective, pourrait être tout simplement la grossesse-gestation-délivrance comme apprentissage et matrice de résistance).

Voici : Elle, toute jeune, «jeunette» même, «Jeannette» lui va bien, Lui, beaucoup plus âgé, il pourrait être son père. Elle, «paysanne», «bergère», fille de la campagne, Lui, intellectuel, urbain, homme de la ville; Elle, provinciale, Lui parisien. Elle, catholique, Lui, juif. Elle, prise dans des réseaux de clans et des conflits locaux, Lui, inscrit dans la nation jacobine France en expansion. Elle, illettrée dit-on (toutes proportions gardées), Lui, lettré. Elle, femme d'action, femmes d'armes, une condottière (le mot italien se met ici de lui-même avec vaillance au féminin), Lui, homme du livre, homme de lettres, un «intello». Elle, à l'écoute de voix (c'est ce que dit la légende), Lui, n'entend rien, pas même sa sienne, de voix, qui s'articule en voix publique (journaliste) et porte-parole d'autrui, ou que couvre le bruit des

trains de la gare Saint-Lazare. Elle, lactée de divin, Lui, l'athée sans dieu (*sic*).

Pour en finir avec le jugement qu'appelle pareil dénombrement, voici une ultime et primordiale donnée, cruciale pour ce centenaire: Jeanne est immensément présente, cuirassée d'or, illuminée d'une monumentaire renommée; partout sont à elle consacrés monuments, écoles, collèges, statues, tableaux, livres, images, rues, places, boulevards, sociétés, instituts, congrégations, associations, ligues, clubs sportifs, basket, judo et autres (mais, à ma connaissance, ni foot ni rugby), sans compter une coupe de cheveux dite à la Jeanne d'Arc, qui me fut affectivement chère. Aucune femme, en France, c'est sûr, et presque autant dans le monde, n'a joui de pareil prestige, accédant, après martyre, béatification et canonisation, au rang de sainte. Lazare, lui, à peu près inconnu, sinon dans un petit cercle (qui s'appelle justement cercle Bernard Lazare, pour intimes au parfum), frappé d'un déficit quasi-total de ce que l'on nomme aujourd'hui, avec une avidité de «jeunesse», la «visibilité»; sa présence publique, peu portée par ses œuvres peu connues, disparaît presque totalement derrière l'événement aveuglant qu'est l'affaire Dreyfus, et rejetée dans l'ombre et les oubliettes par les lourdes masses médiatiques d'un Zola et d'un Jaurès.

Vers le noyau dur

Cette impressionnante dualité, Péguy la prend en charge, avec passion, avec éclat, en la racontant, en l'inscrivant (car il faut être «inscrit», comme il dit - c'est chez lui une véritable obsession, son «point de souffrance» et son travail de mémoire, bergsonien au plus haut point), dans ses deux célébrés ouvrages, quasiment jumeaux: jumeaux par la date de publication, 1910, par leur volume curieusement à peu près identique (j'aurais dû, pour vérification, calculer, *de more geometrico*, le nombre de signes), et, de toute façon, par la dévotion commémorative, commémodévoratrice, du présent centenaire livresque – dévotion dont on sait à quel point elle s'empare des «historiens prudhommesques» à la Nora, comme dirait Kropotkine, ou tels que les épingle Péguy dans *Clio* ou *La Thèse*. Mais, plus précisément et plus gravement pour ce qui nous occupe présentement, ils sont jumeaux par ce noyau dur, par ce gisement rare, par ce point infracassable de recoupement qualifié ici, dans une recherche d'exactitude, de «mystique de résistance». Laquelle offre déjà, à tout le moins, l'intérêt d'ouvrir une première et troublante interrogation: quel étrange, quel «mystérieux», quel «mystique» rapport peut-il exister entre, d'une part, une toute jeune paysanne lorraine chrétienne surgie presque toute armée de ce soi-disant obscur et trouble Moyen Age, bergère dont la foi, littéralement

chevillée au corps, a le don d'entraîner sous son aile évangélique des bandes de soldats et de mercenaires au service d'un clan et d'une royauté, et qui finit brûlée vive sur un bûcher ecclésiastique - et d'autre part le bourgeois juif assimilé de Nîmes montant à Paris, écrivain symboliste et journaliste anarchiste, peut-être mondain, sûrement athée, qui affirme ne reconnaître ni dieu ni maître, et affronte tous les «gouvernements» (les pouvoirs) pour que justice soit rendue à un obscur officier juif alsacien traîtreusement condamné - et qui finit par mourir d'un cancer dans ce lit d'agonie de la rue de Florence, Paris huitième arrondissement, qu'évoque Péguy en une géométrie pathétique?

Faufiler *Notre jeunesse* au « point de mystique »

Comment, au vu d'un tableau aussi étonnamment contrasté, en vient-on à imaginer, à «penser», dirait-on aujourd'hui, sous l'appellation de «mystique de résistance», une position commune des deux personnalités, une rencontre textuelle mémorable (1910-2010), perçue comme «point de recouplement» où viendraient se nouer quelles lignes de force convergentes? On pourrait suggérer sans doute de distinguer entre «mystique de résistance» et «mystique de la résistance». La première expression focaliserait l'attention sur le terme «mystique», tandis que la seconde, gonflée par l'article, mettrait plus l'accent sur «résistance». Dans les deux cas, demeure l'interrogation qu'engendrent les termes mêmes de «mystique» et de «résistance», dans leur force originelle, leur ambiguïté, leur opacité, et dans l'encombrement d'interprétations foisonnantes, qui ne sont certes pas de nature à lever les «résistances» (psychiques, politiques, idéologiques) que ces notions soulèvent en nous.

Pas plus qu'«anarchiste», employé par Lucien Herr pour abattre et «vaporiser» Péguy («nous irons contre vous de toutes nos forces», disait-il – et il a fallu à Péguy une sacrée dose de résistance – nourrie, pour sûr, de sa «mystique» des *Cahiers de la quinzaine* – pour tenir le coup, et résister aux sales coups portés, Charles gardez-vous à droite Charles gardez-vous à gauche, à ces *Cahiers de la quinzaine* qui furent ses cahiers de vie), le mot de «mystique» ne nous fait peur, puisque nous y avons recours, au point de le situer au cœur même de l'analyse. Il faut voir comme Péguy nous y pousse, et avec quelle insistance: le mot traverse en tous sens *Notre jeunesse*, où il tient le haut, le très haut du pavé (brandissant même le pavé «révolutionnaire»), donnant lieu à des formules et propositions devenues elles-mêmes mémorables. Un «point de mystique», si l'on peut dire, faufile toute l'écriture de *Notre jeunesse*, décliné comme il ne l'a jamais été, et dénombré ou tricoté comme suit : la «mystique» y est dite monarchiste,

royaliste (31), révolutionnaire (33), hébraïque, juive (75, 76), chrétienne (127), dreyfusiste, française (130)... Curieusement, dans la page élogieuse qu'il consacre aux anarchistes (185), Péguy s'abstient de parler de «mystique anarchiste», alors que c'est elle qui devrait s'imposer, d'une part en raison de son opposition radicale au «politique» conçu comme dégradation, et d'autre part du simple fait que pour un Lucien Herr (comme pour tant d'autres) l'insupportable chez Péguy, c'est précisément sa «mystique anarchiste» qui dure et dure en «résistance» - celle même que Péguy cherche à reconnaître et cerner dans la personne de Bernard Lazare.

«Mystique» sert à qualifier et mettre en valeur (jusqu'à même l'expression de «jargon mystique») diverses notions: idée mystique, connaissance mystique, sentiment mystique, exercice mystique, attachement mystique, testament mystique, ordre mystique, fidélité mystique, amitié mystique (91) – toutes variations qui, encore que gravitant autour du sujet Lazare (derrière lequel nous apercevons le sujet Péguy), partent un peu dans tous les sens. De son maître en anarchie (si l'on peut dire), Péguy déclare: «Il avait au plus haut degré, au plus profond, cette morale de bande, qui est peut-être la seule morale» - mais il glisse, un peu trop précipitamment à notre gré, de «bande» à «mystique», pour dire de Lazare: «Or pour sa mystique même il avait cette fidélité mystique, cette amitié mystique» - en insistant: « Cette amitié, cette morale de bande» (91, 92). «Amitié mystique», «amitié de bande» - c'est une bien curieuse assimilation, et que l'on pourrait peut-être qualifier, en latin psychanalytique, de *lapsus*, ou de «geste manqué». En vertu – nous en faisons «vertu»! – d'une adénique allergie et de fâcheuses expériences, sachant ce qu'il en est des amitiés et des fidélités de bande, et de la sinistre *omertà* qui les sous-tend, nous écarterons cette dérive qui peut charmer ceux qui l'entendraient d'une autre oreille, pour retomber sur le terrain familier des phrases qui demeurent et donnent toute son intensité à ce qui pourrait être entendu comme authentique valeur mystique: *Tout commence en mystique et finit en politique* (30). «*La mystique est la force invincible des faibles*» (100).

Ces divers développements, lourdement chargé de «mystiques» ou de mysticités, nous font déboucher sur la formule la plus étincelante assurément de *Notre jeunesse*, celle qui oint Lazare, élu haut prophète, d'une huile oxymoriquement exquise et d'affine essence: «*Cet athée ruisselant de la parole de Dieu.*» (118) (Parole de Dieu qui s'enveloppe superbement, disons-le d'emblée pour ne pas l'oublier, du vêtement de «prophète» dont Péguy vêt Lazare agonisant.)

Trois jeunes filles et passion du Mystère

A la différence de *Notre jeunesse*, où le mot «mystique» est littéralement martelé (pour tenir en échec le processus de dégradation en politique, et revêtir d'une sécrétion divine l'athéisme de Lazare), *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc* est d'une ascétique sobriété. Si le mot y est prononcé, ce n'est que du bout des lèvres. C'est que, à l'évidence, la chose elle-même, la parole-chose mystique, s'y trouve en surabondance, débordante – à la fois en plein, en creux et en déliés. Le *Mystère* baigne dans la mystique, plus exactement et plus concrètement, dans les mystiques, si l'on consent à envisager celles-ci (les différents visages qu'elles empruntent) dans leur plus large couverture. L'ouvrage est d'un volume à peu près égal à celui du précédent (il aurait fallu, pointillistement, calculer le nombre de signes, espaces inclus). Il s'agit, je le rappelle, d'un dialogue dramatique ou, mieux, *pathétique* - que Péguy nomme «mystère» par référence au modèle médiéval dont il demeure très proche - entre trois personnages féminins très jeunes: Jeannette, 13 ans et demi, Hauviette, 10 ans et quelques mois, Madame Gervaise, 25 ans. A procéder *de more geometrico*, cela fait une moyenne d'âge d'environ 16 ans, et donne au *Mystère*, en dépit de – ou grâce à – ses opaques cernes de plomb (sombre litanie de Jeanne sur le «mystère effrayant», propos durs et plombés de Gervaise), une fraîche et juvénile, voire enfantine coloration, stylistique entre autres, de vivace vitrail christique. Etrange manège, tout de même, que ce mystère en spirale, qui semble tourner, transcendant tout, et le réel même, au rythme d'une gouaille de forain clamant son sempiternel «Roulez jeunesse!»

30

Jouant des tournures, tournées et tours du langage qu'il assigne à ses personnages, on a le sentiment que Péguy table sur une moyenne de jeunesse de 16 ans, qu'entretient le diminutif «Jeannette» donné à l'héroïne, dont les premiers mots proférés sont: «Au nom du Père, et du Fi...» - un Fi comme balbutié, à entendre comme «clé de Fi» du texte, au tour infantile, telle un remontée d'enfance, et pourtant plus grave encore qu'une clé de fa. On note que cette jeunesse qui roule sait se faire mousser, cette fleur de l'âge cause vraiment bien, elle se faufile avec aisance, autorité, pugnacité, dans une sévère discussion théologico-psycho-politico-historique sur la souffrance et le mal, sur la férocité des temps, sur le rôle de l'Eglise, sur la duplicité, sur la présence et l'action de Dieu, de Jésus, des saints et des hommes. Écoutons «causer» les trois filles.

Hauviette. Perchée sur ses dix-seize ans, Hauviette, verbe haut et impératif («Jeannette, écoute-moi bien»), fait avec fougue et assurance l'apologie d'une discipline paroissiale «habituée», de toute une tradition de sainteté, d'une durée géométrisée, figée («trois repas par jour et le goûter de

quatre heures» - un tartrant énergumène type Séguéla fourguerait là illico une: «et tartine Nutella». On appréciera aussi cette lapalissade incontournable: quand «la journée finit... la nuit commence». Sa première intervention s'ouvre sur un péremptoire et définitif «le bon Dieu» (un «bon Dieu» dont on ne voit que trop souvent, bon à tout faire, versant aisément dans la bondieuserie). Elle persistera dur comme fer sur le registre du «bon» - déclinant son identité : je suis bonne paroissienne, bonne chrétienne, bonne Française. Ses propos sont, comme il convient, de «bon sens». Elle administre, comme une grande, des leçons à Jeanne. Péguy trouve même le moyen de lui faire prononcer un «voilà» conclusif, qui anticipe l'usage imbécile généralisé très actuel de ce tic de langage. Elle fait «comme tout le monde», le compte est bon - et voilà! Voilà qu'on se croirait, pour ne pas décrocher de notre centenaire, à la télé! Qu'une même Hauviette affirme, portée par ses dix ans, que «l'innocence des enfants est la plus grande gloire de Dieu», c'est faire montre là d'une vision profonde, rare, sublime, à laquelle même les plus chenus vieillards vieillissant sages peinent à parvenir (le psychanalyste Ferenczi y verrait une figure originale de «nourrisson savant», c'est-à-dire du petit enfant qui en sait plus que l'adulte, et s'y substitue). Elle est moins inspirée, en revanche, lorsque, tirant sa révérence, elle se tire sur ces mots: «Au revoir. L'appétit aux repas. L'appétit aux prières». Et « *buon appetito* », aurait dit feu l'ami Prontera.

La mystique («mysticité» irait mieux, en l'occurrence, surtout si on fait rimer avec domesticité) de la petite pourrait être qualifiée de «mystique paroissiale» - mystique close, au sens où Bergson parle de «morale close» ou de «société close», mystique forclosée même, d'emblée emmurée («tu es pierre» - et, crois-moi, cette «pierre», d'église, plus jamais tu ne la bougeras!), ou clôturée dans la chaleur du foyer (domestique, *heimlich*), dans le cercle ou les «cadres» (le mot est de Madame Gervaise) communautaires de la paroisse, et surtout dans la conviction définitive du caractère éternel d'une croyance qui se pose comme absolue vérité. Une résistance au monde extérieur accompagne cette croyance pour la protéger, pour qu'elle s'impose et dure - cuirasse psycho-culturelle, mur d'enceinte idéologique repoussant et résistant à tout ce qui se tient et persiste hors d'elle et la met ou la mettrait en question - ces questions plurielles que justement Jeanne ne cesse de soulever.

Jeanne ou Jeannette. Les questions et objections de Jeanne passent par dessus la tête de la petite Hauviette. N'ayant pas la même perception du réel, ni la même vision de la Passion, elles ne parlent pas le même langage. Hauviette s'avance toute confiance et assurance, là où Jeanne ressent, en plein cœur, angoisse et désespérance. Avec ses treize-

seize ans, Jeanne se retrouve tout entière happée dans les tourments du «mystère effrayant» de «la plus grande histoire du monde» (la Passion de Jésus), mystère et histoire unique qui la vident d'elle-même, la précipitent dans le vide : litanie, au tout début de sa déclaration, du «rien, jamais rien» (18 fois le mot «rien» dans une seule page). En elle se creuse, dit-elle, «un creux impérissable». Creux retentissant en «clameur» des non moins impérissables échos de la parole éternitaire de Dieu, que Jeanne nous renvoie dans les 16 pages de son monologue. Monologue, ou dialogue à une voix avec Dieu - interpellation directe de Dieu: «Mon Dieu, mon Dieu», «Jésus, Jésus». Et en même temps et plus encore, monologue d'incorporation, d'«encharnement», de prise en chair de la substance divine passant en ruissellement ininterrompu dans un corps d'homme, un corps de chair ; mystère d'autant plus effrayant que ce flux, ce déversement ou ce reversement du divin, n'est survenu qu'une fois, comme elle tient à le redire dans une sorte de crucifixion verbale, et qu'il a été, Péguy y tient, le privilège des Juifs, témoins directs d'un Jésus Juif, le mot «Juif» répété 9 fois dans la page.

Le dialogue à une voix avec Dieu se termine par cette brutale interpellation que souligne l'occultation du «mon»: «Si vous étiez là, Dieu...». Sommaton de violence mystique, d'une mystique de résistance à Dieu même, à la fois Dieu comme Présence totale indiscutable (comment ne pas tout lui donner, se donner tout à lui, à lui qui est don suprême?) et comme Absence incompréhensible, qui *abîme* l'âme. Comment (et c'est l'objection qui revient sans cesse, de Hauviette à Gervaise), ose-t-elle, elle, l'humble bergère filante et moutonnante, se permettre de questionner Dieu, de le soumettre à la question, de lui demander des comptes en posant ce cruel inventaire, que l'on peut tenir pour une accusation, sacrilège: «il y a quelque chose qui ne marche pas». Plus cruellement encore, elle met le doigt sur la plaie purulente, en faisant état d'une dimension d'absence qui est effroi et blasphème. Dans une telle perspective de terreur, il se pourrait bien que tout le noyau dur de mystique logé tel un trou noir au creux d'elle-même constitue le cœur même de toutes les formes de résistance dont elle fit preuve tout au long de son existence – et dont se sustentent tous les récits de ceux qui se sont approchés d'elle, dans l'histoire, la légende ou la littérature.

Il est apparemment dans l'essence de la mystique d'oser d'un même mouvement rechercher, affronter, souffrir et jouir de cette Présence-Absence de Dieu. Une Absence qui se fait épouvante, criante, atroce, lorsque, dans la vision de Jeanne réfractant la méditation de Péguy, elle prend la figure de la damnation, qui représente, en cruauté et sans rémission, l'impensable, l'incroyable, *stricto sensu* (comment croire à la fois

en Dieu et à la damnation ?) L'horreur, l'« abhorreur» de la damnation nourrit chez Péguy, tout au long de sa vie et en toutes ses modalités, une résistance irréductible et farouche au divin (position que l'on qualifie, d'un terme grec théologique, d'«apocatastase», analysé dans la revue de Giovanni Invitto *Segni e comprensione*). L'Absence par damnation qui frappe l'humanité non rédimée arrache à Jeanne son plus haut cri de résistance; et c'est contre cette dernière que Madame Gervaise, avec une violence extrême et parallèle, se rebiffe, résiste mal, criant à la tentation, à l'impiété, au blasphème (87) – à la folie, même.

Si, pour Péguy, Bernard Lazare est un «athée ruisselant de la parole de Dieu», Jeanne est une mystique déruisselée de la Présence de Dieu (Écoutons ça: «Sa gorge sèche et qui avait soif. / Son gosier sec. / Son gosier qui avait soif» - c'est ici par Péguy Jésus projeté en Jeanne, une Jeanne que l'on retrouve assoiffée dans sa cellule, réduite pour finir en pure soif et cendres par les flammes du bûcher, alors même que Jésus résiste toujours présent incorporé en elle, au point que l'on pourrait se risquer, à la manière de kabbalistes enfilant leurs perles étymologiques, à détailler une séquence de noms menant de Jeanne à Jésus: Jeanne, Jehan, Jeannette, Jonathan, Jonas, Josué, Jésus) – une Jeanne qui s'affirme tout entière de son temps, toute assoiffée qu'elle est d'être plongée (*sic*) dans une époque d'assèchement, de dessiccation, une Jeanne frappée d'un assoiffement d'autant plus effrayant que, dans le temps même que Dieu ne répond pas à son appel, il persiste en elle dans la plénitude de son être: il est là (sans l'être !)

33

Madame Gervaise. A cet oxymorique être-non-être-là, inscrit telle une brûlure dans l'être à la fois avide et à vide de Jeanne, qu'elle formule en cette simple phrase: «Si vous étiez là, Dieu... ça ne se serait jamais passé comme ça» (83) - Madame Gervaise réplique, comme du tac au tac, en une vision qui se déroule en parallèle à celle de Jeanne: «Il est là.» La parole de Jeanne reste suspendue dans le vide, suscitant soif, frayeur, blasphème – et Gervaise, qui la condamne («Malheur au cœur que le corps de Jésus n'a point empli ..., rassasié» (79), réagit en affirmant le plein de l'essence divine, par ces seuls trois tranchantes syllabes, péremptives ou, mieux, «préemptives», d'une préemption souveraine, marque déposée pour l'éternité: «Il est là». Là où Jeanne tentait d'instruire une différence, qui fait différend et division, Gervaise oppose une même, une identité radicale indivise de Jésus – «le même» est martelé 23 fois dans la page, utilisé pour la dissection de l'être même de Jésus, comme pour s'assurer de sa parfaite homogénéité: mêmes corps, même croix, et yeux, sang, plaies, cœur, sacrificielle, chair, histoire (23 fois, ce «même», p. 64).

Un mystère peut en cacher un autre – surtout s'agissant de théâtre. La composition et le déroulement du *Mystère* invitent nettement à accorder la plus vive attention à la personne de Madame Gervaise, jeune femme roulant sur ses 25/16 ans. *De more géométriquement*, on calcule qu'elle occupe à elle seule près de la moitié de l'ouvrage. Dans notre exemplaire de 206 pages (le texte commence page 11, soit 206 moins 11 = 195), elle entame son long monologue p. 96 pour le terminer p. 161, soit 65 pages, soit exactement le tiers du livre (195 divisé par 3 donne 65). Lorsque la discussion, le «débat», «le grand débat» comme on dit aujourd'hui sans rigoler (il n'est pas difficile d'imaginer Péguy, si alertement dialogique, en excellent «positionnement» d'auteur de télévision, mais, on s'en doute, d'une tout autre classe que les fringants hâbleurs de notre temps), s'engage avec Jeanne, on constate que Jeanne ne s'accorde, le plus souvent, guère plus qu'une phrase, voire deux ou trois mots, tandis que les réponses ou commentaires ou citations de Gervaise s'étirent parfois jusqu'à trois à cinq pages, ce qui donnerait quelque 30 pages. Monologue de 65 pages plus proximité de 30 pages, cela fait 95 pages signées Gervaise pour 195 pages de texte, soit, pratiquement, la moitié. Le vrai «mystère effrayant» serait-il celui de Madame Gervaise?

Dans le trio théâtral Hauviette-Jeanne-Gervaise, c'est Gervaise qui, en termes de signes typographiques, pèse le plus. Mais elle pèse encore plus lourd au plan religieux ou «métaphysique», comme dirait Péguy – elle pèse de tout le poids de l'orthodoxie, de l'Eglise, de son statut existentiel de religieuse, et elle pèse d'autant plus, et ce n'est pas l'une des moindres complexités de sa personne et de sa situation, qu'elle porte en elle, aussi, pour s'en être approchée au point presque de s'y abandonner, une partie du poids même qui accable Jeanne. Si elle lui jette à la face, avec brutalité, un «Tu résistes», c'est qu'elle-même sent, au plus profond d'elle-même, ce que peut être et valoir cette résistance – une résistance qu'elle dénie, brise et éradique en entrant au couvent, en faisant soumission à l'Eglise. Forte d'une mystique d'adhésion totale à l'Eglise militante, mystique de l'adhésion totale qui est mystique de la servitude volontaire, elle fustige Jeanne en ces termes: «Tu introduis la division dans l'Eglise une, que Notre-Seigneur a fondée une, qu'il a voulu une, qu'il maintiendra une. Tu introduis la division, le débat dans la communion une». Et, comme pour lui donner le coup de grâce, elle l'accule en ces termes: «Tu n'es pas sottte. Tu m'opposes mon maître. Tu m'opposes mon patron. Tu m'opposes mon saint. Tu m'opposes mon maître [bis]. Tu m'opposes mon père» (179-181).

«Ecritures accomplies»

Le rôle incontestable de Gervaise prend tout son relief lorsqu'elle affirme: «Il fallait que les Ecritures fussent accomplies» - closes, donc. Il n'en est «rien» pour Jeanne, pas plus au plan religieux, «métaphysique», puisque persiste la damnation, qu'au plan de l'existence terrestre où les massacres et le mal se perpétuent, à outrance (alors même que pour elle, les «voix» terrestres, mondaines, qu'elle a entendues, s'accomplissent - triomphalement). Se dessine là, au plus vif de la chair, au plus âpre de la confrontation, la différence cruciale entre judaïsme et christianisme. Alors que pour les Juifs, les écritures demeurent perpétuellement ouvertes, en permanent *inaccomplissement*, propres à féconder de nouvelles et mêmes écritures, le christianisme appose une sorte de sceau, de clôture (*accomplissement*) sur le texte biblique, il pose une croix, «il fait une croix», si l'on peut dire, sur le prophétisme juif, sur l'annonciation messianique, sur l'acheminement vers la rédemption et la Jérusalem céleste sur terre. Fini, proclame une Gervaise butée et hargneuse, tout cela est fini et bel et bien fini. Aux yeux d'un Péguy, et de Jeanne sa porte-parole, exactement celle qui donne toute sa portée à sa parole, cela signifie que l'on n'existe plus que dans l'odieuse «habitude», et non plus dans l'allègre «durée»; que l'on n'existe plus que dans et par «habitude» («Eglise morte») et non plus par et dans la résurrection permanente qu'est la vie, qu'est pour l'homme l'être même du monde.

35

Face à la fougue d'une Gervaise dure, durcie, qui «endure» sa foi et se dresse en rempart d'une Eglise une, militante et éternelle, où est-ce que Jeanne –prenant acte de ce que les ressources divines, qui relèvent de l'invisible, de l'indicible et d'une intériorité inaccessible, sont désormais soumises aux enchères et à surenchère – où pourrait-elle trouver les ressources humaines pour résister? Elle les trouve dans la reconnaissance, modeste et irrécusable, de la réalité: «Je dis ce qui est.» La mystique de résistance de Jeanne, s'il va de soi qu'elle puise dans une présence intense de Dieu que traverse la souffrance de l'absence, de l'incompréhension, de l'interrogation, de l'inquiétude, se soutient plus mondainement du rapport le plus réaliste qui soit avec la réalité: «Je dis ce qui est». Que dire de plus? C'est un réalisme au ressort prophétique: Jeanne réalise, accomplit, avec panache, ce qu'elle a annoncé, qu'elle a anticipé, prophétisé. Elle appartient à cette classe de mystiques de l'énergie divine – tels que Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, Maître Eckhart, Ramakrishna – qui ne s'installent pas, ne s'enferment pas dans la ferveur et la joie d'un narcissisme transcendantal, mais vont, à leurs risques et périls mais dans la joie, à la rencontre du réel, qu'ils parviennent parfois à transformer, pour autant que les conditions s'y

prêtent, ou à éclairer aux couleurs d'une tendre et dure approche amoureuse du monde. Les activités et réalisations, pour l'essentiel guerrières, de Jeanne, valident ce tableau. Il en va de même, au plan politique et juridique, pour Bernard Lazare, tel qu'avec passion et réalisme Péguy le décrit dans *Notre jeunesse*: Lazare fut, dit-il, «non pas seulement un des plus grands hommes du génie de l'action qu'il y ait eu, mais très particulièrement et très techniquement un *Prophète*, le dernier en date, jusqu'au nouveau, jusqu'au prochain, jusqu'à nouvel ordre, le dernier venu des grands *Prophètes*, un *Prophète* exactement comme ont été tous les *Prophètes* du peuple d'Israël».

Quelle jeunesse ?

Nous voici retournant, in extremis, vers les jeunesses annoncées. A la fois la nôtre, présentement, de jeunesse, celle existentielle de chacun, celle aussi qui sert de cheval de bataille aux cavalcades et surtout aux traites de cavalerie des pouvoirs politiques et culturels – et *Notre jeunesse* de Péguy, aujourd'hui centenarisée, où Péguy, mettant à nu l'axe mystique de l'affaire Dreyfus, est censé raconter ce que fut sa jeunesse politique et celle de son époque. On a l'impression de se trouver là devant une sorte d'«emploi jeune», qui risque fort de fondre, de se fondre, avec et dans les gargarisations gloireuses du pouvoir actuel (2010), dont Péguy prophète avait annoncé la «débâcle».

Notre jeunesse de Péguy répond à l'*Apologie pour notre passé*, de Daniel Halévy. C'est contre cette idée de «notre passé» que Péguy s'insurge. Et il dit en toutes lettres: «Mon passé n'a besoin d'aucune apologie» (100), précisant même plus loin: «le passé de Péguy» (101). Il ne lui oppose pas on ne sait quelle jeunesse, mais un présent qui dure; il inscrit l'affaire Dreyfus dans la durée, dans la dure durée bergsonienne de la *Note conjointe*. Il n'entre en aucune façon dans la démagogie tonitruante – qui se veut tonique et s'avère truande - d'une exaltation de la jeunesse, qui rebondit de génération en génération, et dont se rengorge l'hymne fasciste de Mussolini:

*Giovinezza, Giovinezza,
Primavera di bellezza
[...]
Del fascismo redentor.*

Jeunesse, jeunesse,
Printemps de beauté
[...]
Du fascisme rédempteur.

Péguy utilise le collectif «notre» pour dire: «nous sommes maigres, nous sommes minces» - mais tout le paragraphe est consacré à nommer «l'ingrate situation» de Péguy le maigre (18-19) ; il proclame: «nous fûmes des héros» (183) : il n'est pas commode de se présenter en héros individuel, mais c'est bien de lui qu'il parle lorsqu'il signale les «conditions de misère et de précarité» dans lesquelles «nous (moi) nous battions» ; «Nous avons été grands. Nous avons été très grands» (227), lance-t-il, mais pour rappeler que «nous (je) sommes des gens qui gagnons pauvrement, misérablement, miséreusement notre vie» - qui nommerait-il ainsi, sinon lui-même, dans «le vécu», comme on dit, de sa chienne de vie?

La notion de jeunesse – irrécusable au plan biologique, mais si trouble et si hétéroclite au plan de la vie individuelle de chacun, au gré des caractères, statuts, hasards et cultures, et si confuse et salement abusive au plan socio-politique – la jeunesse, cette jeunesse-là en tout cas, ne pèse pas lourd dans *Notre jeunesse*. L'on pourrait multiplier les citations qui témoignent de la résistance profonde de Péguy à l'endroit d'une notion et d'un «état» par trop empreints à ses yeux de vague à l'âme (romantique) et de confusion. Je me contenterai d'emprunter au critique littéraire Philippe Garcin, qui fut directeur général des Presses universitaires de France, les quelques propos de Péguy sur le sujet qu'il cite dans son article sensible et pénétrant, «Charles Péguy», publication posthume dans *La Nouvelle Revue Française*, mars 1974: «Ceux qui sont acharnés surtout, comme parti politique, comme parti intellectuel, ceux qui sont forcenés, ce sont [dit Péguy] ces jeunes gens qui passent directement de l'ancienne et de la nouvelle Ecole Normale au Parti Socialiste Unifié. Les dernières élections viennent de nous envoyer encore tout un paquet de ces jolis garçons. Les *enfants de cœur*, notamment celui qui est si joli et joufflu.» Garcin loue Péguy d'avoir su dresser dans *Clio* un «portrait admirable de Hugo juvénile en un âge avancé - à l'encontre [dit Péguy] de certains qui toute une vie se satisfont de fiançailles interminables avec leur puberté, les professionnels de la jeunesse...». J'utilise ici «juvénile», plutôt que «jeune», parce que ce terme correspond en biologie à la structure «juvénile» de l'organisme humain, d'après la thèse de Bolk sur la «foetalisation» de l'espèce humaine, une «*juvénalisation*» qui serait, selon le biologiste hollandais, la «clef de la nature humaine», un facteur primordial dans le processus du devenir-humain. Au regard de cette perspective anthropologique, certaines remarques de Péguy concernant l'enfance, sa conception de la «jeunesse» et de l'âge, la notion de «rafraîchissement», et celle même de «durée», prennent un relief particulier.

Par ailleurs, il ouvre, grand, sans fond, peut-on dire, «l'abîme entre riches et pauvres»: «un abîme de non-communication», il le dit et le redit, «un abîme d'incommunication» (197). C'est, avec la référence à l'antisémitisme, une direction ou une motivation majeure du livre, à laquelle nous sommes encore plus sensibles aujourd'hui, tant l'abîme semble insondable. Son adresse aux antisémites dans leur rapport aux Juifs porte ce terrible pronostic: «Au fond, ce que vous voudriez, c'est qu'ils n'existent pas» (210). Si l'abîme entre riches et pauvres connaît, cent ans après, des pics de profondeur que Péguy n'aurait même pas imaginés, parler comme il fait d'*incommunication* paraît très sommaire. On soutiendrait plutôt l'inverse: la communication la plus flagrante, la plus immédiate, la plus dense, incontournable, est entre riches et pauvres; il y a, de part et d'autre, saisie immédiate, pleine et entière: communication directe du riche au pauvre, du pauvre au riche; la psychologie profonde des riches comme des pauvres est travaillée de part en part, de la conscience la plus criante à l'inconscient le plus ténébreux, par ce potentiel immédiat de communication, qui emporte l'âme tout entière.

Ce constat de l'abîme entre riches et pauvres, que Péguy éprouve au jour le jour («Mon pauvre Péguy» - il le répète assez), et qui donne tant de fois une sombre et fangeuse couleur à son existence (jusqu'à le faire penser au suicide), ne laisse pas, cependant, de demeurer inscrit dans la vigoureuse et juvénile revendication (opération de «rafraîchissement») de *Notre jeunesse* – qu'illumine, véritable «illuminiisme», mystique, la figure en haute et humble majesté de Bernard Lazare. Battons à nouveau «mystique», pour finir. Le ton passionné adopté par Péguy nous invite à penser que la Passion, ou «mystique» de Bernard Lazare n'est pas (que) d'amitié ou de bande – elle est, avant tout, juridisme inclus, mystique de justice, que partage à fond Péguy dans sa symbiose, voire son identification avec Lazare. Pour tous deux, qui se croisent au point de recoupement mystique de l'affaire Dreyfus, le socle mystique de la pensée et de l'action ne saurait être qu'une mystique de résistance, réglée sur raison, justice et pauvreté.

- Les numéros de pages se réfèrent à l'édition Gallimard nrf, 1933.

¹1938, «Résultats, idées, problèmes», GW XVII, 149-52, SE XXIII, 299-300 ; *L'arc*, numéro 34 consacré à Freud, 1968, 69-70 ; *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, P.U.F., 1985.

² 1938, *Abrégé de psychanalyse*, GW XVII, 63-138 (*Abriss der Psychoanalyse*), Studienausgabe Ergänzungsband 407 ; SE XXIII, 144-207 ; P.U.F. 1967.

³ S. FREUD, *Résultats, idées, problèmes*, tome II, PUF 1985, p. 288.

⁴ Id., *Lettre à Fließ du 12.XII.1897*, in *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F 1969, pp. 210-211.

⁵ Id., *Psychopathologie de la vie quotidienne*, pp. 411-412.